
J. Bruner. Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?

Paris : Éditions Retz, 2002

Pascal Simonet



Édition électronique

URL : <http://osp.revues.org/522>
ISSN : 2104-3795

Éditeur

Institut national d'étude du travail et
d'orientation professionnelle (INETOP)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2005
Pagination : 273-275
ISSN : 0249-6739

Référence électronique

Pascal Simonet, « J. Bruner. *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 34/2 | 2005, mis en ligne le 28 septembre 2009, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://osp.revues.org/522>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Tous droits réservés

J. Bruner. Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?

Paris : Éditions Retz, 2002

Pascal Simonet

RÉFÉRENCE

Paris : Éditions Retz

- 1 Cet ouvrage, d'une petite centaine de pages, fait suite à une série de « *Lezioni Italiane* », de conférences données par un visiteur étranger à l'université de Bologne sur un sujet de son choix. Jérôme Bruner a inscrit son exposé dans *les idéaux de cette université*, qu'il qualifie de *scepticisme interprétatif*. Ses travaux semblent trouver un écho particulier dans la tradition de cette université : « *j'ai toujours été fasciné par ces problèmes d'interprétation, et je les retrouve à Bologne à la fois au cœur de la littérature et de la loi* ». Une dizaine d'années après « *Car la culture donne forme à l'esprit* », Bruner poursuit dans ce nouvel ouvrage son œuvre de conceptualisation d'une psychologie culturelle, dont il dit qu'elle doit s'appuyer, *non seulement sur ce que les gens font réellement, mais aussi sur ce qu'ils disent qu'ils font et sur ce qu'ils disent des raisons qui les ont poussés à faire ce qu'ils ont fait*.
- 2 Le premier chapitre « *Pourquoi raconter des histoires ?* » pose la problématique de l'ouvrage. Pourquoi raconter des histoires ? Pour **subjonctiviser** toutes les affirmations quotidiennes qui paraissent aller de soi : raconter des histoires, c'est jeter un pont entre ce qui est établi et ce qui est possible. Du coup, l'objet des récits de vie est précisément de permettre au passé et au possible de co-exister. Aussi, ne créons-nous pas seulement une histoire de construction de soi mais plusieurs histoires possibles. Nous ne cherchons pas exclusivement à rester fidèles au Soi, mais aussi à celui que « soi » aurait pu devenir.
- 3 Une histoire obéit à un certain nombre de règles grammaticales. Il faut tout d'abord qu'apparaisse une *péripétie*, un écart à la norme établie ou à l'ordre des choses. D'une certaine manière, il faut que « quelque chose aille de travers », sinon il n'y a rien à

raconter. Toute l'action déployée dans une histoire se résume par les efforts consentis des personnages pour « faire avec » cette *péripétie*, car rien ne nous met mieux en alerte et donc en mouvement que ce qui est inattendu et brise la monotonie, l'ennui du prévu et du prévisible¹. L'auteur poursuit son œuvre d'élaboration d'une grammaire de l'histoire en s'appuyant sur les travaux de Kenneth Burke. Une histoire fictive ou réelle est composée au minimum de ces cinq éléments : un Agent qui s'engage dans une Action pour réaliser un Objectif dans un Cadre bien déterminé en usant de certains Moyens. Mais cette histoire naît lorsqu'une rupture ou un trouble se produit entre certains de ces cinq éléments : il peut survenir entre Agent et Action ou entre Objectif et Cadre, etc. Des déséquilibres qui correspondent aux crises que traverse l'être humain.

- 4 Après cet « exercice grammatical », l'auteur revisite dans le chapitre 2 – intitulé : « Récit de justice et récit littéraire » – des récits qui se déroulent dans ces deux mondes, en apparence étrangers l'un à l'autre. Bruner conclut ainsi sa traversée des récits judiciaires et littéraires dans lesquels il puise de beaux exemples de « subjonctivité » : *« nous voici ramenés à l'étrange parenté entre les récits littéraires et judiciaires, aux raisons pour lesquelles les Athéniens se rendaient au tribunal lorsque Eschyle ou Aristophane ne leur proposaient pas de nouvelle pièce, et peut-être également à ce qui fascine romanciers et auteurs dramatiques dans les tribunaux, même si tout cela peut apparaître comme contradictoire. Peut-être devrions-nous nous en remettre au dicton français qui affirme que les situations les plus contradictoires ont une frontière commune, et que "les extrêmes se touchent". La littérature, qui s'appuie sur la ressemblance avec la réalité recherche un possible ; elle est figurative. La loi s'intéresse à ce qui est réel ; son domaine est celui du littéral, de l'enregistrement du passé. La littérature glisse vers le fantastique, la loi vers la banalité du quotidien. Chacune n'est en fait qu'une face de la même médaille, et chacun le sait, même s'il feint de l'ignorer. [...] Comment faire coexister le goût pour le prévisible et la séduction du possible ? [...] Mais il en va ainsi de la dialectique narrative de la culture : nous naviguons entre des récits populaires contradictoires ».*
- 5 Jérôme Bruner poursuit son analyse en utilisant les récits autobiographiques comme moyen d'étudier cette dialectique entre ce qui est et ce qui pourrait être, *entre le passé familial, si rassurant, et les séductions du possible.* « Les récits autobiographiques » (chapitre 3) sont l'occasion de quelques pages à la conceptualisation plus poussée. Bruner se préoccupe du *Moi* – occasion pour lui de faire un détour par Freud – ou, plus précisément, il se préoccupe de la construction et de la reconstruction du *Moi* ou d'un des *Moi* possibles, pour être plus proche encore de la pensée de l'auteur dans cet ouvrage. Cette construction – reconstruction sans fin relève d'un processus à la fois intérieur et extérieur où l'intérieur se compose de la mémoire, des sentiments, des croyances, de la subjectivité et où l'extérieur relève des autres, de l'apparente estime qu'ils nous portent, et de la culture dans laquelle nous sommes immergés. Ce processus relève aussi de l'art de la rhétorique : un glissement sémantique aurait transformé cet art de la rhétorique – conçu à l'origine comme un moyen de convaincre autrui – en moyen mis, aujourd'hui, au service du récit de soi.
- 6 L'auteur envisage le développement du *Moi* sous l'angle d'un compromis réalisé *Soi/Autret* pose la question suivante : *le Moi n'a-t-il pas toujours été objet d'intérêt public, moral ? N'a-t-il pas toujours fait débat ?* Puis, il poursuit son analyse par une interrogation sur la constitution de la personnalité, dans laquelle le récit autobiographique occupe une place centrale. Pour étudier la personnalité comme *événement verbalisé* et en interroger les ressorts psycholinguistiques, Jerome Bruner s'appuie sur les travaux de Dan Slobin, chercheur contemporain spécialisé dans l'étude des relations entre le langage et la

pensée. Ainsi, après avoir défini l'autobiographie comme un « exercice d'équilibriste » entre ce que l'on est effectivement et ce que l'on aurait pu être, Bruner s'interroge sur le rapport entre autonomie et engagement. Il prétend que les récits de vie portent la trace de cette tension entre la nécessité de se convaincre d'une volonté propre tout en étant relié au monde des autres. L'objet des récits de vies relève donc d'une recherche de compromis entre autonomie et engagement alimenté par un processus dialectique entre ce qui nous est familier et ce qui serait possible : véritable quête d'un des « *Autres/Moi* » possibles. Mais l'équilibre construit est menacé chaque fois que le champ des possibles se rétrécit et alors, la vie bascule. Pour s'en expliquer, Bruner s'appuie alors sur les rites de passage – souvent douloureux – qu'il associe aux étapes de la vie d'Erikson.

- 7 Alors, « Finalement, pourquoi des récits ? » Dans ce dernier chapitre, Bruner met sa réflexion sur le récit de vie au service du développement du concept de « culture ». Pour lui, la culture tient sa vitalité de la dialectique entre des points de vue opposés, entre des récits qui s'affrontent. Le récit réinvente le présent et l'avenir comme il redéfinit les contours du passé. Il s'agit d'une fiction qui crée des mondes possibles à partir du monde que nous connaissons. L'art du possible bouscule les normes, c'est le germe de la contestation. Du coup, ce n'est pas l'art qui imite la vie mais la vie qui imite l'art. Mais comment l'expliquer ? Bruner précise la question : *aura-t-il fallu longtemps pour que la vie commence à imiter l'art ? Les hommes ont-ils jamais su résister au désir d'imiter les actions et le style des histoires si habilement racontées par les conteurs ?* Pour expliquer la capacité de l'homme à imiter, Bruner utilise les travaux de Vygotski et de Luria sur le processus d'internalisation. Il existerait un processus spécifiquement humain : l'imitation, dont l'avantage est d'inscrire l'homme dans les conduites d'une culture².
- 8 Pour parler à la manière de Bruner, on pourrait dire que cet ouvrage *subjonctivise* les récits de vie car en ouvrant le champ épistémologique de la psychologie culturelle aux récits de vie, il offre au lecteur la possibilité de les comprendre autrement. En effet le regard du père fondateur de la psychologie cognitive pourrait se révéler très heuristique pour celles et ceux qui s'intéressent aux questions que soulèvent aujourd'hui les pratiques multiformes qui s'inspirent des histoires de vie. Si, comme le proposent Pineau et Le Grand³, l'histoire de vie se définit comme *la recherche et la construction de sens à partir des faits temporels personnels qui engage un processus d'expression de l'expérience*, alors cet ouvrage enrichit les débats sur les processus en œuvre dans la construction et le développement d'un double rapport : entre ce qui est et ce qui pourrait être, entre Soi et Autrui.

NOTES

1. « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute devant l'obstacle surgi » G. Canguilhem – 1969 « La connaissance de la vie », Paris, Vrin.

2. On ne peut, à ce sujet, que conseiller la lecture de l'ouvrage rédigé par Mickael Tomasello « Aux origines de la cognition humaine » édité chez Retz – 2004, présenté par Jérôme Bruner comme « la meilleure synthèse de la psychologie culturelle dont nous disposons à ce jour. »
3. « Les histoires de vie » Que sais-je n° 2760, P.U.F. 3^e édition, 2002.